LUTTE D'ARTILLERIE SUR LE FRONT. — LE BOMBARDEMENT DE PARIS EN 1871

EXCELSIOR

9e Année. — N 2.715. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes. « Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Lundi 22 AVRIL 1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (Xe)
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

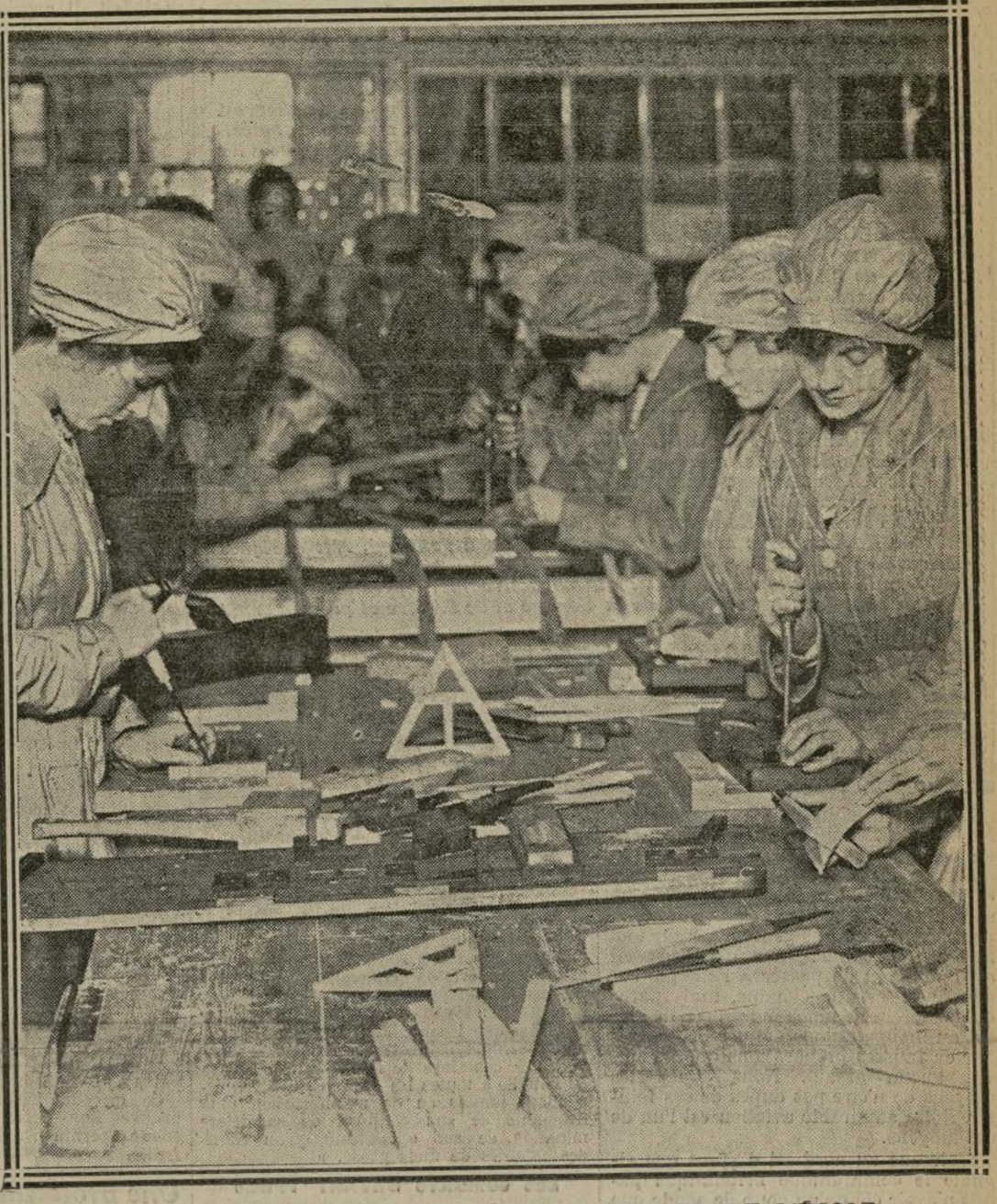
TARIF DES ABONNEMENTS :
France..... 3 mois. 10 fr. ; 6 mois. 18 fr. ; 1 an. 35 fr.
Étranger... 3 mois. 20 fr. ; 6 mois. 36 fr. ; 1 an. 70 fr.

PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88

:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LA FABRICATION INTENSIVE DES AVIONS EN ANGLETERRE

APPRENTIES VERIFIANT ÉCROUS ET BOULONS D'AVION



L'EXAMEN DES PIÈCES SÉPARÉES A L'ATELIER DE L'ÉCOLE

LE TRAVAIL PRÉPARATOIRE A LA FABRICATION DES HAUBANS

JEUNES FEMMES FABRIQUANT UN CABLE-TENDEUR

L'aviation, celle de chasse comme celle de bombardement, joue un rôle de plus en plus prépondérant dans la bataille. Il est définitivement acquis aujourd'hui que celui des adversaires qui s'assurera la maîtrise absolue de l'air remportera la victoire finale. Les Allemands le savent. Aussi font-ils des efforts désespérés pour multiplier, intensifier et accélérer leurs constructions d'appareils. Mais nos amis anglais se sont promis qu'ils ne se laisseraient point battre. Ils tiendront parole. La preuve en est qu'ils ont institué une école spéciale, à Brixton, la Fernandale Rood School, où de jeunes misses viennent s'initier à la fabrication des aéroplanes, afin de pouvoir suppléer la main-d'œuvre masculine.

Ayuntamiento de Madrid

EN PICARDIE ET DANS LES FLANDRES

LUTTE D'ARTILLERIE SUR TOUT LE FRONT

La canonnade a continué entre Noyon et Montdidier et s'est étendue sur l'Avre, sur la Somme et vers le canal de La Bassée. Les canons allemands s'acharnent sur Reims.

COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — *Activité soutenue de l'artillerie sur la rive gauche de l'Avre, ainsi qu'entre Montdidier et Noyon.*

Un coup de main ennemi a été repoussé au nord de Reims.

Le combat a continué, pendant la nuit, dans la région de Seicheprey. Nous avons repris la presque totalité du terrain perdu. Des unités américaines, combattant auprès des nôtres, ont, elles aussi, repoussé une vive attaque allemande dans le même secteur.

Plusieurs coups de main ont été effectués par nos troupes en Lorraine et dans les Vosges.

23 HEURES. — *Aucune action d'infanterie au cours de la journée.*

Activité réciproque de l'artillerie en divers points du front de la Somme, de l'Avre et de l'Oise, ainsi que sur la rive droite de la Meuse.

Au nord de Seicheprey, notre ligne a été intégralement rétablie.

L'ennemi a bombardé Reims, où plusieurs incendies se sont déclarés.

COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

13 HEURES. — *Pendant la nuit, l'ennemi a attaqué un de nos postes au sud de la Scarpe. Il a été repoussé après un combat assez vif.*

Les Allemands ont tenté d'avancer au nord-est d'Ypres, mais ils ont été arrêtés par notre artillerie.

Au cours des actions locales entreprises avec succès la nuit dernière près de Robecq, nous avons infligé des pertes à l'ennemi, fait quelques prisonniers et capturé des mitrailleuses.

L'artillerie allemande s'est montrée active hier après-midi et pendant la nuit dans les secteurs de la Somme et de l'Ancre et près du canal de La Bassée.

22 HEURES. — *Des combats locaux ont eu lieu avantageusement pour nous dans le voisinage de Robecq, où les troupes ennemies ont été rejetées avec succès de quelques-uns de leurs postes avancés. L'artillerie ennemie a montré une activité considérable dans ce secteur.*

En différents points du front, activité réciproque des deux artilleries.

Partout ailleurs, la journée a été relativement calme.

La lutte d'artillerie a continué entre Noyon et Montdidier et s'est étendue au delà, sur la rive gauche de l'Avre, ainsi que sur les deux rives de la Somme et vers le canal de La Bassée. Il faut s'attendre à la voir gagner encore, peut-être même à se généraliser sur tout le front de combat, non que l'ennemi ait l'intention de passer à l'attaque sur une aussi grande étendue, mais parce qu'il cherche à nous induire en erreur, ou, au moins, à nous donner des doutes par de fausses préparations que ne suivra aucun assaut. Nous avons les moyens de n'être pas dupes de ces feintes. Notre admirable aviation est l'un de ces moyens.

L'attaque au nord-est d'Ypres que signale le communiqué britannique paraît n'avoir été qu'un coup de sonde que l'artillerie a suffi à arrêter. Il en est de même des tentatives de l'ennemi sur le front belge, complètement repoussées par nos vaillants alliés.

Jean VILLABS.

LA BATAILLE DES RÉSERVES

LONDRES, 21 avril. — Les journaux dominicaux passant en revue les événements de la bataille au cours de la semaine passée font ressortir la splendide résistance des troupes britanniques aux assauts allemands et qui, dit l'*Observer*, constitue « un exploit à nul autre pareil dans notre histoire ».

L'*Observer* continue :

« Jusqu'ici nous résistons, tel un roc. Le long des routes de Calais et de Boulogne, les Allemands, au lieu d'avancer de dix milles, n'ont pas avancé de dix mètres. Nous ne voulons pas dire que ce résultat est déjà définitivement acquis en faveur de l'ennemi. Il n'est pas douteux qu'il y aura bientôt une troisième attaque plus forte encore, mais, à un certain point de vue, les conditions ont changé, non pas temporairement, mais définitivement, et elles sont meilleures.

» L'armée britannique supporta pendant près d'un mois les trois quarts de la lutte contre l'ennemi, mais, mercredi dernier, les renforts français firent leur apparition sur la partie nord du champ de bataille.

» Par leur arrivée à ce moment et à cet endroit, la fraternité entre le kaki et le bleu apparut d'une manière saisissante: les poilus s'élancèrent côte à côte avec nos hommes dans un des secteurs où la lutte était des plus violentes.

» L'Italie envoie ses troupes en France et chaque semaine voit l'Amérique expédier ses transports à travers l'Atlantique.

» *C'est une longue bataille de réserves.* Mais le résultat des dernières semaines de bataille, où l'armée britannique a sauvé jusqu'à présent le secteur Nord et la cause commune, suggèrent fortement que la chance apportée par le début de cette campagne à l'ennemi fut aussi pour lui sa meilleure chance ; quelles que soient les fluctuations des prochains combats, nous saurons briser les efforts de l'ennemi. »

Dans le *Sunday Times*, M. Spencer Wilkinson dit :

« Bien que les qualités du soldat britannique comme combattant aient été prouvées des centaines de fois sur les champs de bataille à toutes les époques, il n'y a cependant jamais eu de manifestation plus frappante de son courage, de sa détermination, de son opiniâtreté qu'au cours des batailles du mois passé. »

LES COMBATS DEVANT YPRES

LONDRES, 21 avril. — Le correspondant du *Daily Mail* à La Haye télégraphie le 19 avril :

« Les critiques militaires allemands donnent une nouvelle explication de la lenteur des progrès au sud d'Ypres. Ils déclarent que, comme lors de la première offensive, l'allure des troupes a dépassé celle du ravitaillement, de sorte que, maintenant, il faut un certain temps pour amener les vivres sur un terrain très difficile.

» Le critique de la *Gazette de Francfort* dit que les opérations qui se déroulent maintenant devant Ypres ne sont qu'un intermède, qui ressemble à la période pendant laquelle l'armée allemande a avancé sur le canal de l'Ailette.

» En d'autres mots, les Allemands n'ont fait que suivre notre retraite, comme ils ont fait lorsque les Français se sont retirés de La Fère. »

L'OPTIMISME DE M. BAKER

WASHINGTON, 21 avril. — Dans sa conférence hebdomadaire avec les sénateurs, M. Baker, ministre de la Guerre, s'est montré optimiste en ce qui concerne la situation actuelle de la guerre.

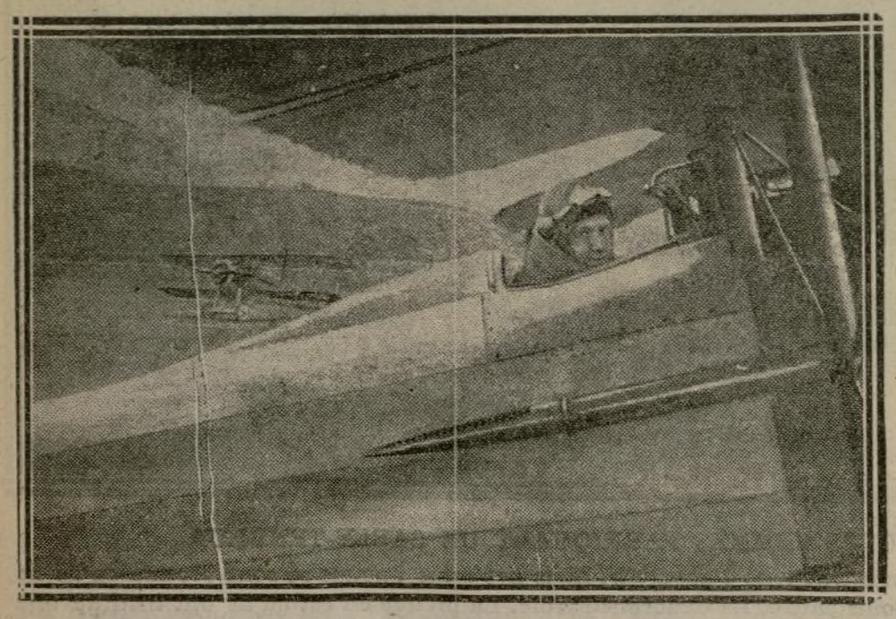
Le ministre de la Guerre a conféré en outre avec lord Reading, le général Machagolan, de l'ambassade britannique, et les généraux Bridges et Hutchinson.

Rien n'a transpiré sur ces entretiens.

M. CLEMENCEAU SUR LE FRONT

M. Clemenceau, président du Conseil, qui avait quitté Paris vendredi dans l'après-midi pour se rendre au front, est rentré dans la nuit de dimanche.

Pendant deux jours, M. Clemenceau a visité la plus grande partie des fronts du Pas-de-Calais, de la Somme et de l'Oise.



NUNGESSER PARTANT EN "CHASSE" DANS LA GRANDE BATAILLE
(Photographie prise sur le front il y a quelques jours)

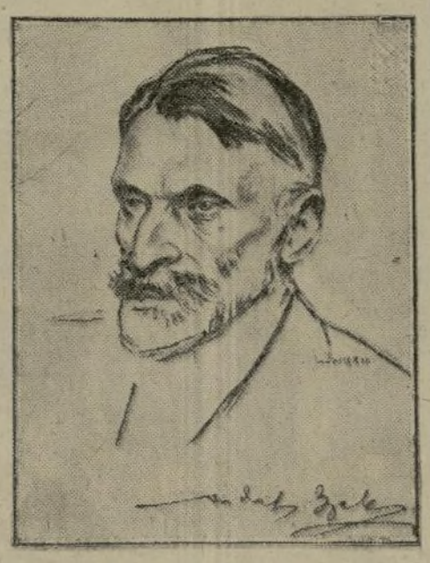
EN AUTRICHE-HONGRIE

L'OPPOSITION GRANDIT CONTRE LE PARTI TISZA

Le comte Andrassy prend position dans la question ministérielle.

Le comte Andrassy, qui espérait recevoir la succession du comte Czernin et qui s'est vu préférer le baron Burian, n'est pas satisfait. Il exprime son mécontentement en prenant position, au nom de son parti, dans la question ministérielle et dans la question de la réforme électorale.

M. Weckerlé, démissionnaire, avait l'intention de reconstituer son cabinet avec la participation du parti de Tisza, qui possède la majorité à la Chambre et qui est hostile à l'extension du droit de suffrage. C'est à cette combinaison que s'opposent Andrassy et le parti constitutionnel. Quand on connaît les ambitions et les rancunes



LE COMTE ANDRASSY
(D'après un récent croquis)

du comte Andrassy, il n'est pas douteux que s'il joue cette carte, c'est parce qu'il sent la résistance que rencontre en Autriche-Hongrie un retour au régime du comte Tisza.

En effet, la presse allemande elle-même constate que jamais pareille agitation n'a régné à Vienne. Derrière le paravent du baron Burian on voit revenir Tisza, c'est-à-dire l'homme de la guerre et l'homme de Berlin. Quoique les canons de Charles Ier « répondent » sur le front occidental, les populations austro-hongroises n'ont pas cessé de désirer la fin des hostilités, et Tisza, dont la chute, au printemps dernier, avait été saluée comme une promesse de paix, représente la prolongation du conflit.

Ce mécontentement de Vienne est la preuve que l'incident provoqué par le comte Czernin n'a pas cessé de porter ses fruits.

Une protestation du Landtag d'Alsace-Lorraine

BERNE, 21 avril. — Vendredi, avant la troisième lecture du budget à la deuxième Chambre du Landtag d'Alsace-Lorraine, le député du centre Hauss a donné lecture, au nom de tous les partis, de la déclaration suivante :

« La deuxième Chambre constate avec regret que les limitations que l'on impose à son activité l'empêchent d'exercer pleinement les droits que lui reconnaît la Constitution. Elles l'empêchent en particulier de discuter les questions qui sont vitales pour le peuple alsacien-lorrain. Pour donner une expression à sa protestation contre les mesures d'exception dont elle est l'objet, la Chambre a décidé de s'abstenir de toute discussion publique. »

Le secrétaire d'Etat Tschamer a répondu au nom du gouvernement que le Landtag d'Alsace-Lorraine n'a été soumis à aucun traitement exceptionnel. Il est vrai que l'on ne peut actuellement discuter en séance publique les questions touchant à la Constitution, mais cet état de choses résulte de la situation du pays englobé dans la zone des opérations militaires. Tout autre Etat confédéré qui se trouverait dans une situation analogue serait soumis aux mêmes dispositions.

L'opposition irlandaise à la conscription

LONDRES, 21 avril. — La conférence des chefs irlandais à l'hôtel de ville de Dublin a décidé, le 19 avril, de préparer une déclaration exposant au monde le cas de l'Irlande par rapport à la tentative du gouvernement britannique d'imposer la conscription à l'Irlande.

Le lord-maire de Dublin est prié par les chefs irlandais de se rendre à Washington, où il présentera personnellement la déclaration au président Wilson.

La conférence demande au public irlandais de refuser de prêter la main d'une manière quelconque à la mise en vigueur de la loi de conscription.

La catastrophe d'Halifax

Le tribunal de l'Amirauté a conclu à la responsabilité du capitaine du navire « Mont-Blanc ».

HALIFAX, 21 avril. — Le tribunal de l'Amirauté a déclaré le navire *Mont-Blanc* responsable de la collision qui eut lieu le 6 décembre avec l'*Imo*.

Une commission, composée de deux négociants et du directeur de la navigation, a été chargé de fixer le montant du dommage causé.

Des aéroplanes allemands ont survolé la Hollande

AMSTERDAM, 21 avril. — Le *Handelsblad* ont passé hier matin au-dessus de l'île Vlieland, allant dans la direction de l'ouest. du 20 avril, annonce que sept aéroplanes

IL Y A QUARANTE-SEPT ANS

LE BOMBARDEMENT DE PARIS EN 1871

Il dura 22 jours: les krupp lançaient jusqu'à 120 obus à l'heure; les hôpitaux furent particulièrement atteints; il n'y eut que 105 morts, mais Paris vivait dans ses caves.

Ainsi que nous le disions hier, la situation de Paris, en 1871, ne peut être comparée — heureusement, et à aucun degré — à celle d'aujourd'hui. Paris, alors, était entièrement investi, et vingt redoutes fortes de nombreuses batteries d'artillerie encerclaient la capitale.

A ce moment, les canons Krupp de 120 tiraient surtout la nuit, de sept heures ou de huit heures du soir à sept heures du matin. Pourtant il arriva plusieurs fois que le tir se continua pendant la matinée et même pendant la journée entière. Actuellement les obus de 210 tombent par la ville en plein jour, à de rares exceptions près, et c'est plutôt entre sept heures du matin et sept heures du soir que nous entendons le tumulte des « arrivées ».

Nous récapitulons, ici, pour nos lecteurs, qui ont fait un grand succès à notre première page d'hier, les détails qui la complètent et qui l'éclairent mieux encore.

Les premières batteries qui furent installées et qui commencèrent à gronder dans la nuit du 5 au 6 janvier 1871, crachant la mitraille d'Auteuil au Panthéon, étaient installées sur le plateau de Châtillon. Dans la nuit du 7 au 8, tandis que la redoute de Châtillon dirigeait le feu de ses pièces sur le quartier du Panthéon, une nouvelle batterie, établie sur la terrasse de Meudon, couvrait d'obus le quartier de Grenelle.

Successivement, le chœur du canon s'étendit : le 8 janvier, à Thiais et à l'Hay ; le 21, à Châtillon (nouvelles batteries) ; à Clamart, Bagneux, Meudon (nouvelles batteries) et Breteuil ; le 23, à Montmesly (sur la ligne de Lyon), au Blanc-Mesnil, au nord d'Enghien, à Deuil, à Montmorency et à la Butte-Pinson, entre Stains et Saint-Denis ; le 24, en arrière de la gorge de Montretout, à la gare de Meudon, au plateau d'Avron, près du Raincy et à la butte d'Orgemont, devant Sannois ; le 25, à Villetaneuse. Enfin, des batteries volantes vinrent prendre position, ce même jour, tout près de nos avant-postes.

Le 27 au matin, batteries fixes ou volantes se taisaient après vingt-deux jours de bombardement, ayant couvert d'obus toute la rive gauche, l'île Saint-Louis, l'Arsenal, le Point-du-Jour, Auteuil, la Muette et, pendant ces toutes dernières nuits, la Chapelle et la Villette, sans compter les villes de banlieue, telles que Saint-Denis, dont la basilique fut fort endommagée, Aubervilliers, Bondy, Pantin, le Petit-Montrouge et maintes maisons de campagne, situées, notamment, sur la route de Versailles.

De nombreux monuments parisiens furent touchés par les obus allemands. Parmi les principaux, on peut citer : le Panthéon, atteint particulièrement dans son dôme, comme les Invalides ; la Sorbonne, le Palais du Luxembourg, la bibliothèque Sainte-Geneviève, le Muséum, l'Ecole polytechnique, l'Ecole normale, l'Ecole de médecine, les collèges Henri-IV et Rollin, le couvent du Sacré-Cœur, l'Assistance publique, l'institution des Jeunes Aveugles, les prisons de la Santé et de Sainte-Pélagie, la manufacture des Gobelins, la gare d'Orléans.

Les églises et les hôpitaux — c'est une habitude que nos ennemis n'ont point perdue — furent tout spécialement éprouvés. Citons parmi les premières : Saint-Etienne-du-Mont, Sainte-Geneviève, Saint-Sulpice, Vaugirard et Saint-Nicolas. Notre-Dame l'échappa belle, le pont Notre-Dame ayant reçu un obus sur une de ses arches dans la nuit du 15 au 16 janvier. Parmi les seconds, on compte : le Val-de-Grâce, la Pitié, la Salpêtrière, l'Enfant-Jésus, la Maternité, Lourcine, les ambulances des Dames Augustines, des Sœurs Bénédictines, de Sainte-Périne et de la rue de la Gaîté, l'hospice des Incurables et l'asile Sainte-Anne.

Pendant toute la période du bombardement, les obus tombèrent dru sur les quartiers visés. On s'en rendra compte à l'énoncé de quelques chiffres : dans le début de la nuit du 7 au 8, on compte 120 obus à l'heure; dans les nuits et les journées du 8 au 9, on note 900 coups de canon ; du 9 au 10 : plus de 300 ; du 10 au 11 : 237 ; du 11 au 12 : 250 ; du 12 au 13 : 250 ; du 13 au 14, plus de 500 au début de la nuit et 100 à l'heure entre 2 et 5 heures ; du 14 au 15 : plus de 500 ; du 15 au 16 : 294 ; du 16 au 17 : 189 ; du 20 au 21 : plus de 200 ; du 22 au 23 : 120 en moins d'une heure ; du 23 au 24 : 128 ; du 24 au 25 : 69 rien que sur l'asile Sainte-Anne ; du 25 au 26 : 137 sur la seule rive gauche. Et ce ne sont là que des chiffres incomplets.

Le nombre des victimes faites à Paris par le tir à longue portée de Crépy-en-Laonnois est inférieur, nous l'avons dit hier, à celui du bombardement de janvier 1871, encore que nous ayons subi sept jours de bombardement de plus que les Parisiens d'il y a quarante-sept ans. Toutefois, si l'on y ajoute les blessures et les morts que déterminèrent les bombardements par gothas, le chiffre d'aujourd'hui dépasse celui d'hier.

Ajoutons que si le nombre de personnes atteintes fut aussi faible — 105 tués, 369 blessés — alors que tant d'obus tombèrent sur Paris, que tant de maisons furent détruites ou endommagées — il y en eut plus de douze cents — et que tant de projectiles tombèrent en pleine rue et sur des édifices publics, c'est que Paris s'était divisé en deux parts : la première émigra sur la rive droite — ce furent les « réfugiés » de l'époque, — et l'autre vécut, dans les caves, une vie de troglodytes. Les caveaux du Panthéon, notamment, furent habités par une population dense tant que dura le bombardement.

C'est à peine si l'on osait sortir par aller chercher des provisions. On s'y risquait cependant parfois, et à tout de rôle, pour toute la population d'une cave, car il fallait bien se nourrir ; mais les délégués à la nourriture se hâtaient en rasant les murs dans des rues dénuées de tout agrément. Quant à la cuisine, on la faisait dans les caves, entre deux matelas, sur des poêles de fortune dont les tuyaux sortaient par les soupiraux.

Le Paris de 1918 ne rappelle en rien, avec son mouvement qu'aucun bombardement à longue portée n'a jamais arrêté, le Paris de 1871.

Il est vrai que, s'ils sont plus meurtriers que les 120 de jadis, les 210 d'à présent sont tout de même moins nombreux.

LA GROSSE "BERTHA" A TIRÉ HIER

Il n'y eut pas de victimes

(OFFICIEL). — *Le canon à longue portée a tiré hier sur la région parisienne.*

Il n'y a pas de victimes.

Obsèques de quinze victimes des derniers bombardements

Une foule considérable a rendu, hier, un suprême hommage à quelques-unes des victimes du dernier raid des gothas et du canon à longue portée.

Aux obsèques de huit ouvriers et ouvrières tués dans un atelier, le gouvernement s'était fait représenter par le colonel Parentin, de l'Armement ; derrière les cercueils, on remarquait la présence de MM. le capitaine de frégate Portier, représentant le président de la République ; le général Dubail, gouverneur militaire de Paris ; le colonel Durègne, représentant l'état-major du gouvernement militaire ; les délégués des préfets de la Seine et de police ; une délégation du 19e escadron du train, qui avait tenu à donner ce témoignage de sympathie à un camarade dont la femme était au nombre des victimes, etc.

A la cérémonie religieuse assistaient également Mme Poincaré et Mme Renault.

Sur chacun des cercueils des sept victimes des gothas le gouvernement avait fait déposer une couronne, et les honneurs militaires ont été rendus par un détachement de territoriaux.

La langue allemande prohibée à Philadelphie

NEW-YORK, 21 avril. — La ville de Philadelphie, berceau de l'indépendance des Etats-Unis, vient de prendre une décision qui aura un retentissement profond dans l'Amérique entière.

Le conseil municipal de cette ville vient, en effet, de voter à l'unanimité une résolution par laquelle il requiert le « Board of Education » de supprimer la langue allemande de l'enseignement dans toutes les écoles publiques.

Cette décision est doublement significative : d'abord à cause des termes dans lesquels elle a été votée, et, ensuite, à cause de l'intervention du lieutenant-gouverneur de l'Etat de Pensylvanie, M. Frank Mc. Oladn.

Il paraît vraisemblable que la décision municipale sera adoptée par le « Board of Education ». La grande majorité, dont le président, est en faveur de la suppression de l'allemand ; cinq ou six conseillers, quoique ardents proalliés, s'opposent à la résolution, prétendant qu'il est utile pour bien combattre l'Allemagne de connaître et de parler sa langue.

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS par Correspondance aux Soldats & S.-Off. — PIGIER, rue Rivoli 53 à PARIS

HABITANTS DU 5e ARRt RÉFUGIÉS DANS LES CAVEAUX DU PANTHÉON
(Extrait de l'Illustration du 4 février 1871)

Ayuntamiento de Madrid

LES CONTES D'*EXCELSIOR*

L'OUTRAGE

PAR

HORACE VAN OFFEL

Rubens jeta ses pinceaux :

— Reposez-vous, dit-il à son modèle, une fille ardente et blonde qui portait une corbeille remplie de fruits mûrs.

Et le peintre pencha le front. C'était par un jour de novembre. Il faisait si sombre que l'on distinguait à peine les couleurs des toiles accrochées aux murs. Les personnages peints ressemblaient à des ombres privées de mouvement et de vie. Rubens avait le cœur lourd.

Aussi en quels temps vivait-on ! Encore une fois la guerre menaçait d'ensanglanter l'Europe.

Pourtant, à l'aurore du règne d'Albert et d'Isabelle, on avait espéré que la paix allait rayonner sur le monde. Les fureurs religieuses semblaient éteintes. Paris se restaurait, l'Escurial se résignait, la Hollande renonçait à ses intrigues, Londres proposait des traités. Mais quelques années avaient suffi pour détruire toute cette douceur de vivre. A présent l'incendie, mal éteint, se rallumait de toutes parts. Et encore une fois la Flandre, à peine guérie de ses blessures, allait devenir l'enjeu des luttes à venir. De nouveau les villes reconstruites, les récoltes levées d'hier allaient être détruites, ravagées, livrées aux fureurs de la soldatesque.

Rubens n'avait pu rester indifférent aux malheurs qui menaçaient sa patrie.

Certes, sa place n'était point dans les cours, ni à la tête des armées. Les trésors jaillis de sa palette étaient bien les plus grands dons qu'il pouvait faire à sa terre et à sa race. Mais il avait de l'expérience, des amitiés considérables à l'étranger, et des princes puissants le protégeaient et l'écoutaient volontiers. Il avait offert ses services à l'infante.

Tout de suite il avait obtenu des résultats heureux : le roi d'Angleterre s'était laissé gagner à notre cause ; l'amertume du prince d'Orange avait paru s'adoucir. Mais ces premiers succès n'eurent pas de lendemain.

Soudain Rubens s'était vu entouré de diffamateurs. On l'avait accusé de vénalité, voire même de trahison.

Cependant l'archiduchesse lui avait donné l'autorisation d'aller négocier en Hollande. Il allait se mettre en route, lorsque les députés, mécontents, étaient venus se plaindre à Isabelle :

« Dans quel but chargeait-on un tiers d'une négociation déjà commencée par eux? Et pourquoi surtout donnait-on des pouvoirs plus étendus que ceux de tous les autres à un homme d'une qualité si inférieure? »

Rubens avait été rappelé par l'entremise du duc d'Aerschot.

Ce matin même, le duc lui avait écrit. Rubens tira la lettre de son pourpoint et la relut en pâlissant, à chaque ligne, sous l'outrage :

Monsieur Rubens,

J'ai veu par vostre billet le marryssement que vous avez de ce que j'aurais monstré du ressentiment sur la demande de vostre passeport, et que vous marchez de bon pied, et me priez de croire que vous rendrez toujours bon comble de vos actions. J'eusse bien pu obmettre de vous faire l'honneur de vous respondre pour avoir si notablement manqué à vostre devoir de venir me trouver en personne, sans faire le confident à m'escrire ce billet, qui est bon pour personnes égales. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je seray bien aise, dorénavant, que vous appreniez comme doivent escrire à des gens de ma sorte ceux de la vostre...

C'était net et précis. Le talent n'était rien, ne serait jamais rien. Toujours la première brute venue pourrait le traiter de croquant, de vilain, lui rappeler qu'il n'était que peu de chose, n'étant ni comte, ni prélat, ni ministre !

D'ailleurs avait-il du talent? Qu'était-ce que le talent? Tout semblait mort dans son atelier. De quel regard les hommes de demain contempleraient-ils toutes ces compositions accrochées aux murailles? Quelle sagesse, quel profit en tireraient-ils ? L'Art, n'était-ce pas une illusion, plus vaine encore que celle des grandeurs et des titres ?

Mais en ce moment un rayon de soleil troua le brouillard et tomba en trait d'or du haut des fenêtres.

Ce fut comme une résurrection de la chair. Une vie fantastique s'empara des toiles, tout à l'heure éteintes. Des cavales gigantesques bondissaient, la crinière hérissée ; des lueurs d'incendie se reflétaient dans l'acier noir des casques et des boucliers ; des faunes velus surprenaient des nymphes endormies au bord d'une fontaine. Un peuple de dieux, de déesses et de héros souriait à son créateur. Vulcain activait son brasier ; Silène, ivre, conduisait son cortège de satyres et de bacchantes, la douce Vénus jaillissait de l'onde amère, Diane partait en chasse...

Puis la matière vaincue s'inclinait devant l'esprit. La chaste Suzanne se défendait contre les vieillards, les saints recevaient le martyre, le Christ sortait du tombeau.

Rubens sourit. Il venait de comprendre que ce qu'il avait construit était plus fort que la haine, l'envie, plus fort que la guerre même qui, pourtant, se croit si redoutable. « Travaillons », dit-il à son modèle.

C'était une fille ardente et blonde qui portait une corbeille de fruits mûrs.

Horace VAN OFFEL.

OBÉSITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

5 HEURES DU MATIN — DERNIÈRE HEURE — 5 HEURES DU MATIN

L'"ASSASSINAT" D'AMIENS PAR LES ALLEMANDS

Une visite à la capitale de la Picardie, ravagée depuis le 21 mars par les gothas et les obus.

FRONT BRITANNIQUE, 21 avril. (De notre correspondant de guerre accrédité aux armées.) — Pendant que l'assassinat de Reims se consomme, celui d'Amiens commence.

Je voudrais, autant que possible sans passion, pour l'édification des peuples étrangers et neutres, — car la nôtre n'est plus à faire, — raconter ce que les Allemands ont fait à Amiens depuis un mois.

Il y a un mois, jour pour jour, vers 9 heures du matin, la nouvelle de l'offensive allemande se répandait dans tout Amiens. On avait, pendant la nuit et principalement depuis 5 heures du matin, entendu un bombardement tel que, sans confirmation officielle, chacun fut, par ses oreilles, informé que le grand jour était arrivé.

A ce moment, Amiens affairé, prospère, laborieux, comptait près de 120.000 habitants.

Dès le 21 mars, les alertes se multiplièrent dans la ville. Le tocsin du beffroi mettait plusieurs fois par jour la population en garde contre la venue des gothas. On en avait perdu l'habitude, car depuis le mois de février 1917 l'aviation allemande avait épargné la cité. La chose apparaissait comme si extraordinaire qu'une légende s'était formée.

On racontait qu'un officier supérieur allemand fait prisonnier et blessé avait été si bien soigné dans un hôpital de la ville par une infirmière française qu'il s'était offert à accorder ou à faire accorder toute faveur qui lui serait demandée. La Française aurait sollicité pour Amiens la faveur de n'être pas bombardé, et les avions n'étaient pas revenus.

Or, voilà que la légende mentait ou que l'ennemi était parjure. Les bombardements de nuit commencèrent sérieusement dans la nuit du 23 au 24. L'ennemi essaya vainement, cette nuit-là, de faire sauter l'usine à gaz.

On compte, à l'aube, une dizaine de maisons détruites et des victimes civiles.

La nuit du 26 au 27 fut effroyable. Les escadrilles allemandes revinrent neuf fois de suite jeter des bombes, au hasard, sur la ville.

La préfecture et le musée furent atteints ; le préfet, M. Moulié, fut blessé.

L'ennemi approchant de la cité — son avant-garde était à Proyart — il fut recommandé aux habitants de quitter Amiens.

Les autorités civiles et militaires s'employèrent de leur mieux à faciliter les moyens d'évacuation et à sauver les richesses de la ville.

Le 29, Amiens reçut le premier obus. C'était un 240 autrichien. L'empereur Charles d'Autriche, suivant ses propres expressions, « répondait par la voix de ses canons » en bombardant une ville ouverte.

Le bombardement devint plus intense à mesure que de nouvelles pièces ennemies étaient mises en position.

Un communiqué officiel allemand déclara un jour : « Nous avons pris sous notre feu une des gares d'Amiens. »

Lorsque les Allemands emploient une formule de ce genre pour parler d'une grande ville, il faut se défier : c'est qu'ils ont en réalité commencé de commettre quelque nouveau crime.

Eh bien, il faut le crier bien haut, l'ennemi s'est beaucoup moins soucié de prendre l'une des gares d'Amiens sous son feu que d'infliger à cette grande et belle ville le sort de Reims ou d'Arras.

A la vérité, quand je suis entré hier après midi dans Amiens que j'avais vu, il y a quinze jours à peine, j'ai éprouvé tout de suite la même angoisse que j'avais ressentie naguère en pénétrant dans Arras et dans Armentières. J'ai eu immédiatement le pressentiment du désastre que j'allais contempler.

Les fils électriques du tramway et les fils télégraphiques pendaient lamentablement à travers les rues. Un obus avait crevé une conduite d'eau que quelques braves s'efforçaient d'aveugler. De place en place, des chiens tués par des explosions ou abattus, baignaient dans leur sang ; la belle promenade de la Hotoie était piquée de trous de marmites ; chaque rue de chaque quartier avait une, deux, trois maisons effondrées, au hasard de la bombe d'avion ou de l'obus ; une annexe du cirque avait été pulvérisée et le terre-plein était rempli de débris ; pas une maison sur les boulevards qui eût encore ses vitres ; la plupart ont reçu des égratignures ; des arbres arrachés jonchent la chaussée ; l'Hotel de Ville bâille à tous les vents, défenestré, criblé d'éclats ; et voici la cathédrale.

Qu'ils ne disent pas qu'ils ne l'ont pas particulièrement visée ! Dix bombes et obus tombés autour du monument sur des maisons particulières témoignent de l'intention criminelle de l'ennemi. Leur revêtement de sacs de terre a seul protégé les portails.

Et cela continuera, hélas ! *(Havas.)*

LA JOURNÉE D'HIER

FRONT FRANÇAIS, 21 avril. — Un calme relatif a régné dans la région de Nieuport jusqu'à la Somme.

Une attaque sur le front belge a été facilement repoussée.

Au nord-est d'Ypres, les Allemands, qui avaient tenté de progresser pendant la nuit, ont été arrêtés par l'artillerie britannique.

Près de Robecq, les Anglais ont entrepris une action locale, qui leur a permis de faire quelques prisonniers.

Au sud de la Scarpe, une attaque allemande a été repoussée après un combat assez vif.

L'activité de l'artillerie a été assez violente sur l'Avre et dans le secteur compris entre Noyon et Montdidier.

Le coup de main ennemi repoussé au nord de Reims dont le fait a été communiqué ce matin s'est produit contre un petit poste du secteur de Chenay.

Nos coups de main en Lorraine et dans les Vosges ont eu lieu au bois d'Ailly, en forêt de Parroy et au nord du col du Bonhomme.

Les Américains ont réussi un coup de main près des Hauts-de-Meuse et vers Vaux-les-Malameix.

L'affaire de Seicheprey, dont parle également le communiqué, mérite une mention spéciale. Seicheprey est situé à 28 kilomètres à l'est de Saint-Mihiel et est entouré de hauteurs cotées 230, 275 et 243. Notre ligne passait à 2 kilomètres au nord de Seicheprey. L'attaque allemande précédée d'un violent bombardement a été déclenchée à 8 heures du matin. Elle a permis à l'ennemi d'occuper le bois de Remières.

Nous avons immédiatement contre-attaqué et un combat assez vif s'est poursuivi pendant la nuit. Ce matin nous avons repris le bois de Remières et tous les points d'appui à l'ouest.

Des troupes américaines sont en ligne avec les nôtres dans ce secteur. Ce matin, elles ont été l'objet d'une nouvelle attaque allemande menée par un régiment entier appuyée de 150 hommes de troupes spéciales d'assaut. Les Américains ont énergiquement riposté et lancé eux aussi une contre-attaque. L'intégralité de notre ligne a été rétablie. *(Havas.)*

Le général Kornilof réapparaît en Russie

Kornilof a réussi à réconcilier les Caucasiens avec les Cosaques et à former un corps d'environ 10.000 hommes auxquels se sont joints 5.000 Kalmouks. Cette réapparition de Kornilof inquiétait depuis quelque temps le pouvoir maximaliste. Et, en effet, Kornilof vient de remporter un succès notable à Ekaterinosdar, dans la région caucasienne. Pourra-t-il donner la main aux Cosaques de Doutof qui se trouvent dans la région d'Orenbourg, c'est-à-dire fort loin ? On doit en douter. Ces incidents militaires ont pour théâtre les vastes espaces du Sud de la Russie et ne peuvent guère exercer d'influence sur ce qui se passe dans la Russie centrale.

Succès britannique dans la baie d'Héligoland

LONDRES, 21 avril. — (Communiqué de l'Amirauté) :

Des forces légères britanniques, opérant dans la baie d'Héligoland hier 20 avril, sont parvenues à entrer en contact avec des forces légères ennemies, qui se sont retirées derrière des champs de mines.

Quelques coups de canon ont été échangés à très grande portée. On a observé qu'un contre-torpilleur ennemi avait été atteint.

Tous nos navires sont rentrés. Nous n'avons subi aucune perte.

La maladie de M. de Kühlmann

BALE, 21 avril. — Un télégramme de Berlin à la *Strassburger Post* confirme, après coup, les bruits de départ de M. de Kühlmann, qui couraient ces jours derniers. « Cependant, dit le journal, on croit maintenant dans les milieux renseignés de Berlin que la crise est passée pour le moment. On ne nie d'ailleurs pas que la situation de M. de Kühlmann ait été ébranlée, mais on croit pouvoir supposer qu'après sa visite au grand quartier elle est actuellement consolidée. »

La *Gazette Berlinoise de Midi* dit également que l'indisposition de M. de Kühlmann n'est pas une simple maladie diplomatique. Il doit vraiment garder le lit et va d'ailleurs mieux. Il reprendra ses occupations d'ici à quelques jours. *(Havas.)*

Le général Diaz décoré

ROME, 21 avril. — Le général Diaz, généralissime des armées italiennes, a été nommé grand-croix de la Couronne d'Italie.

La Fourragère

La fourragère a été conférée à la compagnie 8/57 du 4e régiment du génie.

GRAVES DÉCLARATIONS DE M. SONNINO

L'Italie n'a jamais reçu d'offre de paix séparée.

Interrogé à la Chambre italienne sur la lettre de Charles Ier au prince Sixte, le baron Sonnino a fait des déclarations importantes sur l'attitude de l'Italie en face des tentatives autrichiennes. Le ministre des Affaires étrangères italien a établi la loyauté absolue des gouvernements alliés et leur fidélité aux engagements qu'ils ont pris les uns envers les autres. Au moment où le drapeau italien vient flotter sur le front occidental auprès du drapeau britannique et du nôtre, l'explication du baron Sonnino, qui écarte toute discussion, est un témoignage précieux de l'unité et de la solidité de l'alliance conclue entre les puissances occidentales.

ROME, 21 avril. — M. Sonnino vient de faire à la Chambre les déclarations suivantes :

— Je me rends compte de l'intérêt avec lequel la Chambre suit les questions soulevées par la récente polémique entre le président du Conseil français et le gouvernement austro-hongrois, relativement aux propositions concernant des négociations de paix plus ou moins séparée et aux différents entretiens qu'elles ont entraînés en Suisse ou ailleurs.

» En conséquence, tout en désapprouvant toute discussion sur ce sujet, à cause des inconvénients qui pourraient en résulter, je crois cependant à propos de faire, sur ce point, de brèves déclarations :

» *Le gouvernement italien, qui fut informé de ces tentatives par les Alliés, ne s'y est jamais formellement opposé, tout en exprimant sa conviction absolue que, de ces propositions et conversations, ne pourrait découler aucun résultat d'utilité pratique.*

» *Le gouvernement a toujours considéré qu'il s'agissait, dans la circonstance, de manœuvres ennemies poursuivant ce double but : susciter la défiance et créer des divergences entre les Alliés et exploiter, dans un but militaire, cette sorte de relâchement que pouvait produire, dans nos populations, toute annonce de négociations de paix.*

» *Dans la réunion tenue à Saint-Jean-de-Maurienne, le 19 juin 1917, les propositions faites par l'Autriche auprès de l'une ou de l'autre des puissances alliées pour obtenir une paix séparée ayant été examinées de concert avec les Alliés, nous nous sommes trouvés pleinement d'accord. Le procès-verbal de cette réunion enregistra cet accord en exposant l'inopportunité qu'il y eût eu à engager des conversations qui, dans les circonstances actuelles, eussent été particulièrement périlleuses et eussent risqué d'affaiblir l'étroite union des Alliés.*

» *Du reste, le gouvernement italien, pour son compte, n'a jamais pris aucune part, ni comme sollicité ni comme solliciteur, ni directement ni indirectement par le moyen d'intermédiaires, à des négociations de cette nature avec l'ennemi. Cette déclaration est faite dans le but de couper court à tous les bruits qui ont été répandus, tant à l'étranger que dans le royaume, par les soins de l'ennemi ou des défaitistes de tous genres, sur de prétendues conditions que l'Autriche-Hongrie nous aurait offertes ou sur des négociations menées avec elle.*

» *Il ne serait pas opportun d'entrer aujourd'hui dans de plus amples explications susceptibles d'entraîner des discussions qui pourraient trop facilement servir les manœuvres insidieuses de l'ennemi, manœuvres qui se manifestent sous de si diverses formes.* (Radio.)

Un vœu du parti radical

Dans sa séance plénière, tenue hier, le comité exécutif du parti radical a adopté, à l'unanimité, un ordre du jour présenté par MM. René Renoult, René Besnard et Dalimier, affirmant son entière confiance dans la victoire du droit et flétrissant les attentats criminels accomplis par l'ennemi en violation de toutes les conventions internationales.

Dans un dernier paragraphe, le comité exécutif se prononce pour une conduite de la guerre « par une mise en commun toujours plus étroite des éléments militaires et économiques contre le militarisme allemand et la politique de conquête de l'ennemi jusqu'à la paix de justice, seule capable de protéger l'humanité contre le retour de pareilles catastrophes ».

Après une vive discussion, le comité a résolu de « faire confiance aux parlementaires du parti pour faire toute la lumière » sur l'incident Czernin, en instance devant la commission des affaires extérieures.

NOUVELLES BRÈVES

Les morts au champ d'honneur. — Hier a eu lieu à la mairie du sixième arrondissement une cérémonie commémorative en l'honneur des soldats tombés au champ d'honneur. Le maire, M. Simon-Juquin, a remis six cents diplômes aux familles des glorieux disparus. Il a prononcé, à cette occasion, une allocution patriotique pour rendre hommage « aux ouvriers de l'éternel idéal, tombés pour la plus sainte des causes dans l'âpre joie du devoir accompli ».

DES FEMMES S'ENROLENT POUR LA PATRIE

De nombreuses Françaises ont répondu à l'appel qui leur a été adressé.

Un grand mouvement de solidarité et d'énergie féminines est en voie de s'accomplir. Il se développe, de jour en jour plus puissant et plus utilitaire, sous l'impulsion généreuse de Mme Emile Boutroux, femme de l'éminent académicien, secondée dans cette noble tâche de travail et de dévouement par un comité de femmes d'élite au nombre desquelles nous pouvons citer : Mmes Chenu, J. Kœchlin, L. Rosenthal, vicomtesse de Velard ; Mlles Fievet et Frossard ; Mmes Emile Borel, H. Weill-Raynal, G. Bassot, H. Bourgin, Chavannes, Eschger, Garnier-Coignet, Hollebecque, Lescouvé, A. Michel, marquise de Moustier ; Mlles de Saint-Seine et de Valette, etc. Créée en décembre 1916, ouverte le 4 janvier 1917, « l'Association pour l'enrôlement volontaire des Françaises au service de la patrie » vient de créer « des équipes féminines d'urgence » pour répondre aux besoins nouveaux de la Défense nationale.

Afin de nous rendre compte de cette organisation dont l'effort s'est si rapidement manifesté, nous nous sommes rendu au siège de l'Association, 45, rue d'Ulm. Nous y avons été reçu par Mme Emile Borel, secrétaire générale.

— Notre organisation, nous dit Mme Emile Borel, est autant que possible simplifiée. Vous en connaissez le but initial. Dès la première heure, les inscriptions ont afflué, tellement, qu'après un classement basé sur des enquêtes sérieuses et sur des examens, nous avons pu répondre aux nombreuses demandes que nous ont transmises les pouvoirs publics, les ministères de la Guerre, de l'Armement, du Travail, les administrations, les œuvres.

— Vous avez dit : « des examens ? »

— Sans doute. Nos enrôlées s'inscrivent pour diverses catégories d'emplois. Nous tenons à ce qu'elles soient capables de les remplir. Et, dans ce but, Mme Maurin, professeur au lycée de jeunes filles de Versailles, agrégée de l'Université, et Mme Bourgin, également agrégée de l'Université, ont réuni quelques-unes de leurs collègues. La Sorbonne nous a prêté un local. Et les volontaires inscrites sont convoquées à tour de rôle. Elles passent l'examen selon leurs aptitudes et, s'il donne un résultat satisfaisant, nous les plaçons aussitôt dans les administrations militaires ou civiles.

» Nous fournissons, de même, les hôpitaux, auxquels nous pouvons donner un personnel complet, depuis l'infirmière-major jusqu'aux matelassières. Les fiches sont là, toutes prêtes, avec leurs numéros matricules. Nous n'avons qu'à les consulter, qu'à y puiser. C'est ainsi que nous avons pu envoyer quatre cents femmes à une usine du Midi. Nous avons encore préparé tout un personnel de puériculture et nous avons, tout récemment, créé une école gratuite de sténo-dactylographie.

— Mais à quoi répond exactement votre création récente d'« équipes féminines d'urgence » ?

— Aux nécessités du moment. Sans négliger notre effort d'ensemble, il nous a paru qu'il était indispensable à notre Association de pouvoir mettre à la disposition des administrations ou œuvres militaires qui nous en feraient la demande un personnel supplémentaire connaissant sa tâche et prêt à l'accomplir dans les meilleures et les plus rapides conditions.

— En quoi consisteront ces équipes ?

— Ce sont, exactement, des équipes auxiliaires volantes. Elles sont prêtes à être mises à la disposition de toute œuvre ou administration, sans être attachées à aucune de façon fixe. Là où existe le besoin d'une main-d'œuvre supplémentaire, nous donnons le personnel nécessaire. Le fonctionnement date d'avant-hier, samedi. Les récents sinistres causés par les bombardements nous ont inspiré cette initiative. Les œuvres qui recueillent les familles sinistrées ont été débordées. Leur personnel était insuffisant. Voici le nôtre. Et nous avons pensé aux œuvres des réfugiés, aux hôpitaux, aux blessés de la bataille qui se poursuit. Nos équipes de jour et de nuit, pour Paris, pour la banlieue, partout où elles seront utiles, se déplaceront, iront rendre les services qui leur seront demandés, puis reviendront ici, prêtes aux nouvelles éventualités.

— Les enrôlements sont-ils nombreux ?

— Nous avons commencé les inscriptions samedi. Les volontaires accourent de toutes parts. Le cœur féminin a d'inépuisables ressources de bonté et d'énergie. Voulez-vous un exemple entre tant d'autres ? Deux jeunes filles employées toute la semaine dans un magasin sont venues à nous. Elles font la semaine anglaise. Elles disposent donc de l'après-midi du samedi et du dimanche entier. Elles nous ont offert toutes leurs heures de liberté. De même, des employées des postes, des employées de banque se sont mises à notre disposition pour le temps dont elles disposent.

« Des femmes du monde nous ont offert leurs services. Elles ont été infirmières. Elles connaissent les blessés. Elles veulent servir encore et faire partie de nos équipes. Aujourd'hui, nous avons encore recueilli de nombreuses inscriptions, et demain !... Nous connaissons celles à qui nous avons adressé notre pressant appel. Rappelez-vous la dernière manifestation de l'Association pour l'enrôlement volontaire des Françaises au service de la Patrie. Elle eut lieu à la Sorbonne, le 24 mars, sous le bombardement. Elle fut présidée par M. Viviani, et Me Henri-Robert et M. Emile Boutroux prirent la parole. Tous les groupements féminins de France étaient représentés, et, dans un élan unanime, tous ont affirmé la volonté des femmes françaises d'être courageuses et unies jusqu'à la victoire complète du droit. Nous comptons sur elles. »

Henri SIMONI.

LE "TIP" remplace le Beurre
2 fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les Mds de Comestibles
Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilogs 9 fr. 55 ; 4 kilogs 18 fr. 45.
AUG. PELLERIN. 82 r. Rambuteau. Paris

A VENDRE 16 DOUBLES PORTES CAPITONNÉES avec leurs ferrures, en très bon état.
Ecrire : M. Segond, 20, rue d'Enghien, Paris.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front italien

A l'ouest de Mori, nos groupes d'assaut ont attaqué les petits postes ennemis dans la région de Sano, et, après une vive lutte, ont réussi à en détruire deux et à en mettre un troisième en fuite. Quelques prisonniers ont été faits.

Dans la conque d'Asiago, notre artillerie a exécuté à diverses reprises des concentrations de feux sur les lignes adverses, et des patrouilles anglaises, au cours d'actions de harcèlement efficaces, ont infligé des pertes à l'ennemi.

FRONT DE MACEDOINE. — Au cours de la nuit du 18 au 19 avril, après une intense préparation d'artillerie, des détachements ennemis ont déclenché une attaque contre nos positions de la cote 1.050 ; mais, arrêtés par notre tir de barrage et promptement contre-attaqués, ils ont dû se replier après avoir subi des pertes.

Front de Macédoine

(20 avril). — Sur la rive gauche de la Strouma, l'ennemi a violemment bombardé les villages dont les troupes britanniques et grecques s'étaient emparées dans la journée du 15.

Actions d'artillerie réciproques dans le secteur de Doiran et de part et d'autre du Vardar.

Vers Sborsko, plusieurs détachements serbes, repoussant vigoureusement les avant-postes ennemis, ont provoqué la mise en mouvement de renforts bulgares qui, pris sous le feu de notre artillerie, ont subi des pertes sensibles.

Ayuntamiento de Madrid

LE MONDE

LES COURS

— *S. A. R. le duc de Connaught*, de passage à Paris, a visité le " British Army and Navy Leave Club ". Il a été reçu par le président, M. W. R. Hearn ; les secrétaires, le Rev. A. S. V. Blunt et miss Decima Moore.

En se retirant, le prince a vivement félicité les organisateurs et les membres du comité présents de la parfaite organisation et de l'irréprochable fonctionnement du club.

INFORMATIONS

— On annonce de Londres que *lady Muriel Paget*, directrice de différentes formations sanitaires anglo-russes à Petrograd, et dont on était sans nouvelles depuis trois mois, est arrivée saine et sauve à Yokohama avec plusieurs membres de la Croix-Rouge britannique.

NAISSANCES

— *Mme André Noyelle* a donné le jour à un fils : Guy.

FIANÇAILLES

— On nous annonce les fiançailles de *Mlle Gisèle Delcroix*, fille du docteur Delcroix et de Mme, née Thuillier, avec *M. Maurice Frémont*, licencié en droit, sergent mitrailleur, décoré de la croix de guerre, fils de M. Georges Frémont et de Mme, née Defoly.

DEUILS

— Les obsèques de *Mme Denys Puech, princesse A. Gagarine-Stourdza*, ont été célébrées à Cannes, en l'église russe du boulevard Alexandre-III.

Le deuil était conduit par M. Denys Puech, son mari ; Mme Legras, sa fille, et les autres membres de la famille.

L'inhumation a eu lieu au cimetière du Grand-Jas, dans un caveau de famille.

Nous apprenons la mort :

De *M. Decker-David*, sénateur du Gers, membre de la commission sénatoriale de l'armée, qui a succombé hier, âgé de cinquante ans, dans sa propriété de La Hourre (Gers). Originaire du département de la Meuse, il avait épousé la fille de M. Jean David, un des fondateurs du parti républicain du Gers. Ingénieur agronome, M. Decker-David avait créé dans le Gers de nombreuses œuvres agricoles et présidait la section agricole du comité Mascuraud ;

De *M. Louis-Nicolas Vandevyver-Grau*, professeur de physique et météorologie à l'ancienne Université de Gand, décédé en cette ville. Le défunt était né à Strassen, grand-duché de Luxembourg, le 30 janvier 1860 ;

Du *capitaine Lucien Frédéric-Moreau*, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, le 13 avril. Il avait épousé Mlle du Petit-Thouars ;

De *M. Eduardo Cobian*, ancien ministre en Espagne de la Marine et des Finances, gouverneur de la Banque d'Espagne et président du Conseil d'Etat. Il était avocat de la Maison royale ;

Du *capitaine de Saint-Sauveur-Lorraine*, mort des suites de ses blessures, âgé de trente-neuf ans ;

De *M. Félix Petit-Jean*, chef de bataillon d'infanterie coloniale, chevalier de la Légion d'honneur, quatre fois cité à l'ordre de l'armée, tombé au champ d'honneur.

BIENFAISANCE

— L'*œuvre des Comforts for Belgian soldiers* serait reconnaissante aux personnes charitables qui lui enverraient des livres, lectures honnêtes, illustrés, pour les soldats des tranchées ; et des vêtements, même très usagés, pour réfugiés malheureux et pauvres honteux.

Les adresser à Théo Doric, Z. 144, armée belge, au front.

Théo Doric est le chansonnier belge, très populaire chez nos voisins.

— Une grande fête de bienfaisance a été donnée à la légation d'Italie à Copenhague, au profit de la *Croix-Rouge italienne*.

La recette a atteint 50.000 francs.

— *M. Henry Davidson*, président général de la Croix-Rouge américaine, est arrivé à Naples en compagnie du colonel Pershing, du major Aldrich et du colonel Lee.

La commission a visité en détail les différentes institutions de la Croix-Rouge américaine à Naples.

— Le jeudi 25 avril aura lieu, 274, boulevard Saint-Germain, de une heure et demie à sept heures, une vente de charité *au profit des prisonniers de guerre originaires des pays envahis*, sans secours possible de leur famille ruinée.

On y trouvera des denrées, lainages, broderies, soieries et un grand choix d'articles variés.

L'abbé Aubry, du diocèse de Beauvais, ancien prisonnier en Allemagne, auteur de l'émouvant volume *Ma captivité*, présidera cette vente dont il est l'organisateur.

Les cartes de couchage des auxiliaires

A la date du 1er mars dernier, le ministre de la Guerre avait décidé que les autorisations de coucher en ville seraient accordées aux auxiliaires R. A. T., sous la condition que les bénéficiaires ne demeureraient pas à plus de 30 à 45 minutes du point de départ où ils sont employés.

Cette mesure ne fut pas sans émouvoir un grand nombre d'intéressés et la commission centrale de contrôle de la Chambre des députés fut saisie de réclamations.

A la suite de l'intervention de cette commission, le ministre de la Guerre vient de faire savoir à M. Maurice Damour, président, que la prescription dont il s'agit, « qui devait être interprétée dans le sens le plus large, avait, en effet, provoqué des mesures démontrant qu'elle n'a pas été partout bien comprise ».

C'est ainsi que des auxiliaires affectés à trente minutes de chemin de fer de Paris, auxquelles s'ajoutaient une vingtaine de minutes de trajet à pied, avaient été privés de leur carte de couchage.

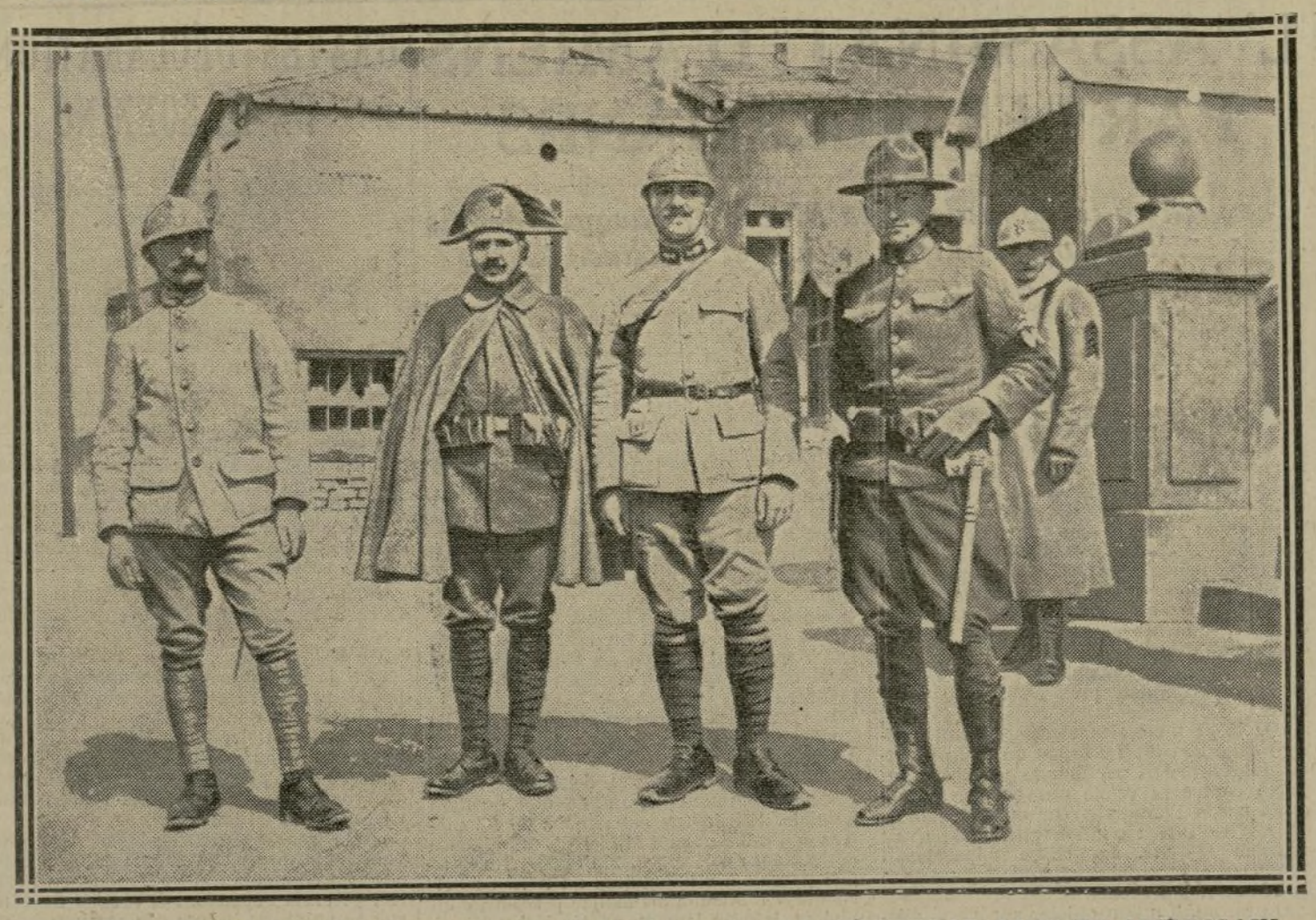
Le ministre a informé la commission centrale de contrôle que « le trajet ne dépassant pas la limite indiquée d'une façon assez sensible, ces militaires pourront jouir comme par le passé du bénéfice de ladite carte ».

GLYCOMIEL
Rose et Violette
Gelée à base de Glycérine et de Miel anglais.
Souverain contre les *rougeurs* de la *Peau*.
Grand Tube 1f75 franco. 37, Fg Poissonnière, Paris.

FORCES INCONNUES
Avec la
RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à *votre volonté*, même à distance. Dem à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre fr. GRATIS.

CRÈME MARGUERITE TEMPLEY
D'HORTYS-PARIS

AU FRONT LA POLICE EST INTERALLIÉE



NOTRE LÉGENDAIRE "PANDORE" ENCADRÉ DE SES COLLÈGUES ITALIEN ET AMÉRICAIN

On sait qu'en temps de guerre le rôle des officiers, sous-officiers et soldats de la gendarmerie est aussi complexe que délicat. Diriger les convois, faire la police des villes du front, ramener au bercail les brebis égarées est une rude tâche que la présence de troupes étrangères a rendue encore plus ardue. "Pandore" ne pouvant y suffire, ses collègues italiens et américains sont venus lui prêter main-forte.

B L O C - N O T E S

Le français tel que le traduisent nos alliés, ou les méfaits du dictionnaire » : ceci pourrait être le titre de cette histoire, dont je garantis l'authenticité absolue. Elle est d'ailleurs affolante.

En Bretagne, du côté de Quimper, une dame anglaise qui habite la France depuis longtemps et parle parfaitement notre langue entre chez une de ses « fournisseuses » — une papetière, je crois. Elle trouve cette commerçante dans un état difficile à décrire, les yeux hors de la tête.

— Madame, lui dit la papetière, j'en perdrai sûrement la cervelle!... Il vient de sortir d'ici un sous-officier américain... Oh! il était bien gentil, bien poli — du moins je l'ai supposé à son air : il ne savait pas un mot de français. Il s'est fait montrer du papier à lettres, des plumes, des enveloppes, différents articles. Puis il a cherché dans un dictionnaire, et il a dit, puis il a écrit, pour que ce soit plus sûr, la phrase que voici... Qu'est-ce que ça peut bien signifier, madame, qu'est-ce que ça peut bien signifier!

Et elle tendit à sa cliente un bout de papier sur lequel étaient inscrits ces trois mots : *Venir — dos — postérieur*.

— J'en deviendrai folle, madame, affirma-t-elle. Voilà trois quarts d'heure que je me creuse la tête avec ça!

Je suppose que vous-même pourriez chercher l'explication du problème, sans la découvrir, tout le reste de votre existence, que je souhaite aussi longue que possible. Mais ma correspondante anglaise l'a trouvée — elle doit être rudement intelligente! — et je m'empresse de vous la fournir.

L'Américain avait voulu dire : « Je reviendrai plus tard. »

Vous ne comprenez pas comment ça s'était changé en : *Venir — dos — postérieur?* C'est pourtant infiniment simple :

« Revenir » s'exprime en anglais par deux mots : *come back*. L'Américain avait cherché le premier dans son dictionnaire et il avait trouvé « venir ». Mais, pour le second, il avait trouvé « dos ». En effet, *back*, en anglais, quand il s'emploie tout seul et non comme suffixe, signifie « dos ». Mais, au contraire, « plus tard » s'exprime en anglais par un seul mot — un comparatif : *later*. Les comparatifs ne sont pas dans les dictionnaires. Alors il avait cru tourner la difficulté en employant un mot d'origine latine : « postérieur », qu'il employait dans le sens de « postérieurement ».

Et dire que, quand nous voulons nous servir d'un dictionnaire pour parler anglais, nous en faisons évidemment autant!

Pierre MILLE.

Reims, cité martyre

Les Allemands achèvent de détruire systématiquement Reims et sa divine basilique.

Le matin du 18 septembre 1914, nous assistâmes au début de ce long martyre.

Nous étions entré dans la cathédrale. Sur une des tours flottait un immense drapeau de la croix de Genève. Dans la nef, des blessés allemands étaient couchés sur des bottes de paille. Ils avaient été laissés par leurs compatriotes qui peu de jours auparavant avaient évacué la ville. Nos ennemis savaient donc que la basilique était transformée en hôpital.

Sous le porche était établi un poste de soldats français. Ils avaient rangé leurs armes entre les statues de saints comme à un ratelier. Il y avait trois lebels entre sainte Elisabeth et la Vierge. Un seul factionnaire montait la garde. Les autres étaient assis à califourchon sur des chaises de paille.

Un major français entra pour panser les blessés.

— Pourquoi soigne-t-on ces Allemands qui nous ont tant fait souffrir ? demanda un civil à un des factionnaires.

Et le petit fantassin en pantalon rouge — car le bleu horizon n'était pas encore de mode — trouva cette admirable réponse :

— Les Allemands blessés ne sont plus des Allemands, mais des hommes.

Le caporal du poste tira sa montre.

— Huit heures moins deux, dit-il. Dans deux minutes, les Boches vont nous envoyer des colis. Hier, déjà, ils avaient commencé de bombarder ce quartier à huit heures. Ils ont tous les défauts ; mais ils sont ponctuels.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'on entendit dans l'espace un formidable coup de rabot, suivi aussitôt d'une explosion terrible et d'un effroyable écroulement. Un 210 venait de dégringoler dans l'abside.

— Aux armes! cria le caporal.

Les soldats saisirent leurs fusils. Trois d'entre eux pénétrèrent dans l'église pour y maintenir l'ordre parmi les prisonniers et les empêcher de s'évader.

— Les civils dans les caves ! ordonna le caporal à des Rémois qui passaient sur le parvis.

— Les monstres ! les monstres ! hurlait un vieillard, ils tirent sur l'église de Jeanne d'Arc ! Ils tirent sur la croix de Genève ! Ils tirent sur *leurs* blessés ! Les monstres ! Les monstres !

Une minute après, un second obus tombait sur le parvis. Nous nous étions un peu éloigné. La fumée de l'éclatement nous cacha le portail, où le caporal et les factionnaires avaient sans doute été gravement atteints.

La cathédrale était exactement encadrée.

Pendant ce temps, le major français continuait à soigner les Allemands.

Quelques heures plus tard, la basilique flambait. Et les poilus de France se dévouaient pour emporter, sous le bombardement, les blessés ennemis.

HONNEUR AUX CHEMINOTS !

M. Claveille, à la fin du mois dernier, adressait un émouvant appel à ses cheminots. M. Clemenceau vient de les remercier au nom de la France.

Depuis le début de la guerre, ces braves gens, dont l'inlassable dévouement assure le transport des troupes engagées dans les terribles batailles, ont bien mérité de la patrie.

Il nous souvient d'avoir assisté dans une gare régulatrice au passage incessant des convois qui filaient vers le Nord, lors de la première bataille des Flandres.

Spectacle inoubliable ! Les trains se succédaient de deux minutes en deux minutes.

Parfois, quand l'un d'eux stationnait pour laisser le précédent prendre un peu d'avance, le mécanicien descendait sur le ballast, histoire de se dégourdir les jambes. Mais aussitôt il titubait comme un homme ivre. Et, s'appuyant à un poteau télégraphique, il nous disait :

— Vous croyez peut-être que j'ai bu... Je suis à jeun. Seulement, la tête me tourne. Voilà quarante-huit heures que je suis sur ma *vache noire* sans avoir dormi une minute...

La *vache noire*, c'était sa locomotive.

Le disque revenait au blanc.

Alors, vite, se cramponnant à la poignée de fer, l'homme remontait sur sa machine, et le train repartait.

Nous vîmes aussi quelque chose de sublime.

A cette gare régulatrice, un jeune soldat descendit de wagon pendant un arrêt de quelques secondes et courut embrasser un vieil aiguilleur.

C'étaient le père et l'enfant.

Le fils portait une grande balafre à la figure. Il avait été grièvement blessé. Puis, guéri, il repartait au feu.

Et le père, le regardant, lui dit avec fierté :

— Mon petit, tu n'es plus si joli garçon qu'avant ! Eh bien ! pourtant, je t'aime encore mieux à présent !

N'est-ce pas du Corneille ?

Depuis près de quatre ans, l'abnégation du personnel des chemins de fer est restée la même. — PAUL GSELL.

Renoir l'a échappé belle !

Une collection de toiles fulgurantes de Renoir, qui fait partie de notre trésor artistique moderne, vient de l'échapper belle : c'est celle que notre confrère Renoir tenait directement, et pièce à pièce, de son père, et qu'il conservait chez lui, rue ... (Chut ! n'indiquons pas les points de chute!)

Un des plus récents — et l'on aimerait à pouvoir dire un des derniers — obus allemands est tombé sur l'immeuble et a fracassé deux étages, broyant l'escalier presque de haut en bas.

Il n'y a pas eu de victimes ; les dégâts matériels sont importants, mais les toiles admirables et peu connues n'ont pas été touchées par les moindres gravats. Il s'en est fallu de si peu que notre confrère a dû frémir du fond de sa villégiature, en recevant la lettre lui annonçant que tout était sauf.

C'était échapper à une double anxiété, car il y a là une fortune, indépendamment de la dévotion qui s'attache à des souvenirs personnels infiniment précieux.

Les femmes prédicatrices ?

Les professions qui, de tout temps, furent l'apanage du sexe fort menacent aujourd'hui de tomber en quenouille.

Est-il vocation plus masculine que celle des gens d'Eglise ? Et cependant les journaux anglais envisagent un avenir où les femmes revêtiront les habits sacerdotaux et s'exerceront à l'éloquence sacrée. Ce serait une conséquence de la guerre, paraît-il ; car, si les pasteurs sont appelés, comme le fait prévoir la nouvelle loi sur la mobilisation, il y aura bientôt pénurie de prédicateurs.

Chose surprenante : les clergymen ne semblent pas enclins à combattre cette intrusion sur un terrain qui leur était exclusivement réservé. Quelques-uns d'entre eux se sont même montrés favorables à cette innovation hardie :

— L'Amérique, dit un pasteur fort connu à Londres, a compris la valeur de la femme comme prédicatrice. Mieux que l'homme, elle sait consoler. Elle considère la religion d'un point de vue plus pratique.

— Les femmes, affirme un autre, révolutionneront la théologie et adapteront la religion aux besoins de l'un et l'autre sexe.

Il est douteux, cependant, que le départ des pasteurs à la guerre crée dans le personnel de l'Eglise anglicane des vides assez larges pour nécessiter l'entrée des femmes dans la carrière de la prédication.

Un point d'histoire

Le gouvernement britannique vient d'affirmer à nouveau le principe de la conscription obligatoire et d'en étendre l'application. Sait-on que le premier qui « lança » cette idée audacieuse fut Maurice de Saxe ?

L'illustre homme de guerre réprouvait les levées de recrues telles qu'on les pratiquait de son temps, par capitulation ou par supercherie ou par force. Et il dit dans ses *Rêveries*, d'un esprit si moderne : « Ne vaudrait-il pas mieux établir par une loi que tout homme, *de quelque condition qu'il fût*, serait obligé de servir son prince et sa patrie pendant cinq ans ? Cette loi ne saurait être désapprouvée, parce qu'elle est naturelle et qu'il est juste que les citoyens s'emploient pour la défense de l'Etat. »

Mais il ne suffit pas qu'une idée soit simple, belle, utile, pour passer dans le domaine des faits. Les *Rêveries* furent publiées en 1757...

Quels artistes !

Les lauriers que le kaiser se plaisait jadis à cueillir dans le temple de l'art empêchent aujourd'hui son fils de dormir. Et, sans doute, ce digne rejeton trouve-t-il un peu maigre la couronne de gloire que lui ont value ses campagnes guerrières.

Un journal illustré de Munich, *Jugend*, annonce la publication prochaine d'un frontispice dessiné par le kronprinz et représentant un soldat des fameuses *stosstruppen*.

Ainsi, entre deux divertissements sanglants, Néron se reposait en cultivant les beaux-arts.

LE PONT DES ARTS

L'organe de bibliographie et de bibliophilie publié par la *Renaissance du livre* fait savoir qu'un poète désireux de composer un roman sur les sténo-dactylographes — sujet non encore traité — l'a écrit en collaboration avec une « sténo ». Ce livre paraîtra bientôt.

Le peintre américain Harry Lachmann, dont on se rappelle la belle exposition de l'automne dernier à Paris, s'est engagé dans l'armée du général Pershing.

LE VEILLEUR.

THEATRES

LA JOURNÉE :

Opéra, relâche ; demain, 7 h. 30, *la Favorite*.
Comédie-Française, 8 h., *les Affaires sont les affaires*.
Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 1 h. 30, *la Tosca, Ping-Sin* ; 7 h. 30, *Louise*.
Odéon, 7 h. 45, *le Sourd ou l'Auberge pleine, Annette et Lubin*.
Vaudeville, 2 h. 30, *Faisons un rêve*.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *les Oberlé*.
Ambigu, 8 h. 15, *le Maître de forges*.
Châtelet, relâche ; mercredi, *la Course au bonheur*.
Athénée, 8 h. 30, *la Dame de chambre*.
Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?*
Edouard-VII, 8 h. 45, *la Folle nuit*.
Capucines, 8 h. 30, *Paris au bleu!* revue ; *Une petite fois ; Pour dire quelque chose*.
Scala, 8 h. 30, *Une nuit de noces*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *le Crime, Direct au cœur*.
Déjazet, 8 h., *la Dame de chez Maxim's*.
Th. des Arts, 8 h., *les Gosses dans les ruines*.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30, spectacle merveilleux.
Olympia (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall et 15 numéros sensationnels.
Casino de Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Boucot, Rose Amy dans la revue.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, relâche.

Képis et uniformes ne seront pas soumis à la taxe somptuaire

Le ministre des Finances nous communique la note suivante :

Il a été signalé de divers côtés à l'administration de l'Enregistrement que certains commerçants exigent la taxe de luxe de 10 0/0 sur les vêtements et coiffures militaires.

C'est là une perception abusive : les vêtements et coiffures militaires ne figurent dans aucun des tableaux portant classement des objets de luxe.

Il est à noter, toutefois, que ces vêtements et coiffures sont seuls exempts de la taxe.

Les autres parties de l'habillement, lorsqu'elles sont communes aux civils et aux militaires, sont passibles de l'impôt et doivent acquitter la taxe lorsque, par leur nature ou par leur prix, elles se trouvent classées parmi les objets de luxe.

Les instructions en cours

Le lieutenant Jousselin a continué, hier matin, l'interrogatoire du capitaine Ladoux. L'inculpé était assisté de son défenseur, Me Henri Bonnet. L'interrogatoire a porté sur les faits reprochés à l'ancien chef du 2e bureau de renseignements dans l'affaire Humbert-Lenoir-Desouches.

Le lieutenant Jousselin interrogera aujourd'hui MM. Comby et Loustalot.

LES RÉSULTATS SPORTIFS

CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver. — Résultats :

Prix de Floréal (scratch 1.250 mètres). — Finale : 1. Larrue, 2. Martin, 3. Cornet, 4. Vandenhove, 5. Beyl.

Course par éliminations. — 1. Charrondière, 2. Michot, 3. Pain, 4. Le Bars, 5. Begnez.

Les 500 mètres (essais individuels, départ lancé). — 1. Paillard, en 35" 2/5 ; 2. Lemay, 35" 3/5 ; 3. Pollidri, 36" ; 4. Morel, 36" 1/5.

Le Grand Relais (20 kil. à l'américaine, relais tous les trois tours). — 1. Beyl-Larrue, 49 points ; 2. Cornet-Trouvé, 43 p. ; 3. H. Martin-Vandenhove, 29 p. ; 4. Siméonie-Chassot, 22 p. ; 5. Deschamps-Rieaux, 17 points.

L'Omnium. — Première manche (1.250 mètres, scratch). 1. Egg, 2. Godivier, 3. Dupuy, 4. Sérès. Deuxième manche (10 kil. derrière motos). 1. Sérès, 2. Egg, 3. Godivier, 4. Dupuy. Troisième manche (20 kil. derrière tandems). 1. Godivier, 2. Egg, 3. Sérès, 4. Dupuy. — Classement général : 1. Egg, 5 points ; 2. Godivier, 6 p. ; 3. Sérès, 10 p. ; 4. Dupuy, 11 points.

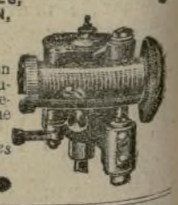
Paris-Limours et retour (8e année). — Cette épreuve classique, organisée par la Société des Courses, a connu hier son succès habituel. 50 kilomètres d'un parcours accidenté avec rafales de vent ; 75 engagés, 61 partants ; départ à Ville-d'Avray ; arrivée en haut de Picardie. Résultats :

1. M. Charbonnier (I), en 1 h. 51 m. 40 s. ; 2. F. Mallet (V.C.P.), 1 h. 51 m. 55 s. ; 3. R. Martial (F.A.S.), 1 h. 53 m. 24 s. ; 4. P. Petitjean (C.V.C.), 1 h. 53 m. 56 s. ; 5. V. Bour (C.V.C.), 1 h. 54 m. 26 s. ; 6. L. Peigné (I), 1 h. 56 m. 41 s. ; 7. R. Goser (A.S.L.), 1 h. 57 m. 8 s. ; 8. P. Albert (I), 1 h. 57 m. 53 s. ; 9. A. Claude (I), 1 h. 58 m. 22 s. ; 10. G. Carmentrant (I), 2 h. 33 s.

FOOTBALL ASSOCIATION

Le match France-Belgique. — Le treizième match France-Belgique s'est terminé par la victoire des Belges, battant les Français par 5 buts à 2. Au palmarès, les Belges figurent maintenant 11 fois et les Français 2 fois. — G. Le G.

Le rendement considérable, la sûreté de fonctionnement qu'il donne aux moteurs, ont fait adopter le
Carburateur ZÉNITH
sur tous les modèles de véhicules utilisés aux armées.
Société du carburateur ZÉNITH
Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillat, Lyon
Maison à Paris : 15, rue du Débarcadère
USINES ET SUCCURSALES :
LYON, PARIS, LONDRES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, GENEVE, NEW-YORK
Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.



Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Ayuntamiento de Madrid